

« Laterna magica », d'Ingmar Bergman

Le chantre de la sensibilité occidentale

*La richesse
de l'œuvre de Bergman
dépasse les seuls arts
qu'elle a servis :
cinéma, théâtre, opéra.
Cette universalité fait de lui
un chantre autorisé
de la sensibilité occidentale.*

Au contraire des films d'Ingmar Bergman, profus, où le ballet de la séduction alterna longtemps avec l'inquiétude ontologique, son livre, *Laterna magica*, ne prétend nullement « distraire ». Ni autobiographie intellectuelle ni recueil de souvenirs, il remise anecdotes et portraits de façon parfois surprenante : les noms d'interprètes aussi intimement liés à son œuvre que ceux de Gunnar Björnstrand, Maj-Britt Nilsson, Max von Sydow, Ingrid Thulin ne sont pas même cités une fois, tandis qu'Harriet Andersson, Eva Dahlbeck, Liv Ullmann et Ingrid Bergman surgissent et s'éclipsent comme sur un théâtre d'ombres. C'est que *Laterna magica* est avant tout le livre de l'enfance.

Bergman a les yeux gris et brillants, le regard net et attentif, l'accueil étonnamment simple. Oui, simple, mais dès la première page de son livre, il se souvient de la parturition maternelle, il connaît les maladies du corps et entrevoit les troubles de l'âme. S'il manque tuer sa sœur, si sa mère le repousse, si son père pasteur impose l'humiliation publique et le mensonge compensatoire, si le jeune garçon se complait à la morgue, au spectacle « *d'organes ensanglantés et de membres coupés* », s'il s'éprend d'une écuyère de cirque et s'enchante d'un cinématographe échangé avec son frère, pouvons-nous affecter de nous en étonner, nous qui avons vibré de l'effroi du *Silence* ?

L'oncle Carl, stupéfiant personnage de demeuré martyrisé par les femmes, inventeur inlassable et incontinent (comme Bergman lui-même, qui ne cèle rien de ses étranges particularités sur ce plan), c'est le *Silence* à nouveau, ou *A travers le miroir*, ou bien encore *Persona*. Ces vacances au pays des lacs, cette Linnea « à la peau blanche et

aux cheveux roux » à qui le jeune Ingmar offre des fraises des bois, c'est l'héroïne de *Monika* ou de *Jeux d'été*. Les scènes de rupture atroces, quand la compagne délaissée séjourne en sanatorium — « *J'ai enregistré en moi le visage d'Else se figeant de douleur* », — Bergman impitoyable, les expose sans fard, avec la grandiose inconscience de l'autre qui laisse sans équivalent *Scènes de la vie conjugale*, *Face à face* ou *De la vie des marionnettes*.

La densité psychologique de *Laterna magica* s'accorde à l'œuvre du cinéaste, qu'elle éclaire. Un monstre, Bergman ? Un démiurge de la passion, fou du théâtre de Strindberg, de Shakespeare, de Molière. Un être que « *la sexualité a frappé comme la foudre* ». L'art du film élargit encore le cadre de scène : « *Le travail cinématographique est une activité fortement érotique* », confirme-t-il. L'île, la maison de Färo, choisies il y a vingt ans, en seront-elles l'échappatoire ? « *Je pouvais me retirer du monde... purifier mon âme* ». Trop présent est ce monde : il fait un film avec les habitants de l'île et y emmène Liv Ullmann. Ce sera le lieu d'une nouvelle « crise » (tel est le titre de son premier film, dès 1945) : « *J'ai simplement oublié de demander à Liv son avis.* »

Il semble bien que *Fanny et Alexandre* ait été conçu par Bergman comme sa dernière œuvre filmée. Que ce soit le film de l'enfance confirme l'achèvement du cercle ; de même, les trente pages terminales de *Laterna magica* sont-elles celles du père et de la mère, de l'enfance revécue, de la réconciliation que la vie toujours combat, que seule la mort autorise. « *Je pense à lui [mon père] avec une désespérante distance, mais avec tendresse* ». Enfin Bergman de nous confier, quelque peu apaisé peut-être : « *Il y a quelques années, j'ai fait un petit film sur le visage de ma mère* ». La plus belle preuve d'amour, que pouvait-elle être d'autre qu'un film ?

OLIVIER BARROT.

★ *Laterna magica*, d'Ingmar Bergman, traduction de C.G. Bjurström et Lucie Albertini. Gallimard, 336 p., 120 F.